Pourama pourama

GURSHAD SHAHEMAN

Pourama pourama

Pour un mois pour un an

Les Solitaires Intempestifs

© 2018, Les Solitaires Intempestifs, Éditions
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-552-9

Ce texte a été créé le 26 novembre 2015 à la Friche la Belle de Mai, à Marseille, dans le cadre du festival Les Rencontres à l'échelle.

Conception et interprétation : Gurshad Shaheman
Musique : Lucien Gaudion
Création lumières : Aline Jobert
Scénographie : Mathieu Lorry-Dupuy
Vidéo : Jeremy Meysen, d'après les dessins de Yasmine Blum

Production déléguée : Les Bancs Publics, Les Rencontres à l'échelle, à Marseille.
Coproduction : Pôle Arts de la Scène – Friche la Belle de Mai, la Ferme du Buisson – scène nationale de Marne-la-Vallée.
Coréalisation : L'Échangeur – compagnie Public Chéri.
Remerciements à Sabrina Weldman et au festival Zoa.

Première partie

TOUCH ME

Sa voix chuchote dans la nuit. J'ai besoin de la séparation des corps, dit-il. Il peut s'accommoder de mon amour seulement s'il ne s'exprime pas dans ma chair. Il reconnaît mes sentiments, mais cette nuit je veux qu'il reconnaisse ma peau. Son refus est un mur qui défend sa blondeur contre ma tendresse. Son refus me rejette en arrière. Je remonte les années. Mon corps d'adulte qui a su se trouver à travers les mains des hommes qui se sont posées sur lui disparaît. De nouveau, je suis enfermé dans mon corps d'enfant. Mon corps de la honte. Mon corps qu'on ne peut pas toucher. Mon corps qu'il faut cacher. Mon corps qu'il faut faire taire.

I

LE GYNÉCÉE

J'ai quatre ans. Peut-être un peu moins, peut-être un peu plus. C'est avant la naissance de ma sœur en tout cas, et cinq années seulement nous séparent. Mon père supervise des chantiers à la frontière irakienne. Pour permettre à nos forces d'avancer, ses hommes reconstruisent à la hâte les routes régulièrement détruites par les attaques ennemies. Je reste avec ma mère à Téhéran. Je joue avec les chutes de tissu au pied de sa machine à coudre. Si on me demande à quel métier je me destine, je réponds couturier. Ça fait rire le monde. Pour distraire ma mère des longues absences de son mari, ses cousines et ses sœurs s'installent provisoirement chez nous. Entre leurs mains, je suis une poupée articulée qu'elles dorlotent et habillent avec les vêtements qu'elles confectionnent. Pour mon petit lit à barreaux, elles ont cousu un immense baldaquin en tulle rose.

La guerre est une donnée parmi d'autres. On vit avec comme avec un fauve domestiqué. On sait qu'il peut nous déchiqueter en un coup de griffe, mais tant qu'il ronronne on vaque à nos occupations. Bien sûr, il y a les coupures d'eau, d'électricité, la pénurie de nourriture, les heures de queue pour avoir sa ration de poulet ou de pommes de terre, les alertes au milieu de la nuit, les rassemblements dans les abris souterrains à trois heures du matin avec tous les voisins en pyjama…

Mais moi, je ne souffre pas de tout ça, je n'ai rien connu d'autre. J'aime ma vie de petit garçon choyé dans ce gynécée. Khâm-maman, mon arrière-grand-mère, gère toutes les corvées et laisse les jeunes femmes s'adonner à des activités de leur âge. Après tout, la maîtresse de maison n'a que vingt-trois ans. Khâm-maman fait tout comme un homme. Elle fume des cigarettes sans filtre qu'elle cale dans un fume-cigarette en bois. Sa clope au bec, elle étale le journal sur le tapis, prend une grosse loupe et s'informe de l'état du monde. Parfois, quand elle a terminé sa prière, fait le ménage, préparé le repas, fumé sa cigarette, lu son journal et qu'il ne lui reste plus rien à faire, Khâm-maman daigne me raconter une histoire. Dans les contes azéris qu'elle me raconte, il y a des jardins magiques où les fruits mûrs donnent naissance à des jeunes filles nues qui portent pour tout ornement un simple collier de perles. Les princes s'incarnent en goélands pour traverser

les océans et, arrivés à terre, abandonnent leur plumage pour se glisser dans la peau de chevaux. Pour fleurir le désert, de jeunes paysannes dévouées renoncent à leur forme humaine et se métamorphosent en coquelicots.

Parfois, maman prend sa voiture et nous partons pour une randonnée dans les hauteurs de Téhéran. Au fur et à mesure de la marche, les foulards se dénouent, glissent sur les épaules et se rangent dans les poches. Un vent de liberté souffle sur la montagne. Les gardiens de la révolution ne montent pas si haut. D'un air grave, l'armée de femmes entonne *L'Internationale*. Quand je suis essoufflé, par un savant nouage de son tchador, Khâm-maman m'harnache à son dos.

L'harmonie de ma vie au cœur du gynécée est bouleversée par le retour de mon père. Il revient du front, éreinté, couvert de poussière, la barbe drue, les cheveux ébouriffés. Toutes les activités sont suspendues. Les sœurs et les cousines de ma mère disparaissent et avec elles leurs rires et leurs caresses. On chuchote. On marche sur la pointe des pieds. « Il ne faut pas réveiller ton père. » Je me fais le plus petit possible et j'attends. Je sais qu'à son réveil, il va m'offrir une petite maison Lego comme à chaque fois qu'il rentre de mission et qu'il va m'aider à la construire. C'est notre rituel. « Plus tard, tu seras ingénieur comme papa. » Devant mes Lego, je veux bien renoncer à mes ambitions de couturier.

*

La platine est posée sur une commode, mais personne n'est habilité à y toucher. Seul mon père sait en tirer de la musique. Il passe les vinyles turcs qu'il a gardés de ses années de faculté. Plus que des artistes, ces chanteurs engagés sont des héros. Il me raconte leur bravoure et dénombre les années qu'ils ont passées en prison. Les 45 tours de ma mère sont rangés dans un petit carton éventré. La différence d'âge faisant, les siens ne remontent que jusqu'au lycée. On ne les écoute jamais. « Les chansons d'amour sont trop futiles. » J'étale les disques de maman sur le sol et me fais un livre d'images de leurs pochettes chamarrées. Ces reliques d'une période révolue représentent pour moi un monde aussi lointain et irréel que les contes de Khâm-maman. L'Iran d'avant la révolution m'apparaît comme un paradis perdu où, dans une éternelle réception, des femmes en robe de soirée trinquent avec des messieurs élégants sous d'énormes lustres en cristal. Je ne comprends pas pourquoi mes parents ont tant lutté pour abolir cette fête.

Je voue un culte particulier à Googoosh. Je ne sais pas à quoi ressemblent ses chansons. Je sais seulement que c'était l'idole de ma mère. Puis un jour, les disques de maman disparaissent. Quelqu'un les a jetés.

Patiemment, je laisse mon père écouter ses idoles moustachues aux cheveux longs clamer

de leurs grosses voix la liberté du peuple. J'attends ma chanson. Sur un air entraînant, Şenay chante la fraternité et demande à ce que toutes les peines et toutes les joies soient partagées. Ce message communiste l'a sauvée du tri implacable de mon père. Mais moi, j'y entends surtout un appel à l'hédonisme. Le refrain m'invite à aimer, à manger, à rire et à boire :

Bak kardeşim
Elini ver bana
Gel kardeşim
Neşe getirdim sana
Al kardeşim
Ye, iç, gül, oyna

Dünyaya geldik bir kere
Kavgayı bırak her gün bu şarkımı söyle
Sevdikçe güler her çehre
Mutluluklar bir olsun
Acı birlikte[1]

1. « Regarde, camarade / Donne-moi ta main / Viens, camarade / Je t'amène l'ivresse / Prends, camarade / Mange, bois, ris, danse / Nous ne vivons qu'une fois / Laisse les chagrins / Et chaque jour, chante cette chanson / L'amour pose un sourire sur toutes les lèvres / Partageons nos joies et oublions nos peines ». Extrait de *Sev kardeşim*, chanson composée et interprétée par Şenay en 1971. Traduit du turc par l'auteur.

II

LA PALESTRE

Il est venu me rendre visite dans toutes les villes où j'ai habité. À Lille, à Toulon, à Cannes, à Marseille, à Paris. Je vais le chercher à la gare, à l'aéroport, à la sortie du métro. Si je ne peux pas le cueillir à l'instant de son arrivée, nous fixerons rendez-vous dans un bar. Il m'attend en sirotant une bière. Il n'aime pas la Grimbergen. Ni la Pelforth. La Heineken a été longtemps sa favorite. Puis il a découvert la 1664. Aujourd'hui, c'est la Kro qu'il préfère. Durant les premières années, ses visites étaient espacées d'un an environ. Mais depuis qu'il est suivi à Dunkerque pour ses problèmes de santé, ses venues se font plus fréquentes. La durée des périodes de séparation ne doit en rien altérer la solennité de nos retrouvailles. Les effusions de sentiments lui sont insupportables.

Cela fait déjà plusieurs heures qu'il m'attend. J'arrive après le coucher du soleil. Le bar où je devais le retrouver est fermé. Je le vois qui arpente

la place. Je l'appelle. Il se retourne et me sourit. J'ai un élan naturel vers lui. À la perspective de l'étreinte imminente, il a un mouvement de recul. Tout son corps se crispe. Ses avant-bras se croisent sur son torse comme pour le protéger d'une attaque. Ses poings fermés percutent ma poitrine avec une violence qui le surprend lui-même. Son corps a parlé pour lui. Malgré lui. Dans ses yeux, je lis une incompréhension égale à la mienne. Tout cela se produit en une fraction de seconde. L'incident est aussitôt balayé. « Tu as fait un bon voyage, papa ? » Puis nous échangeons une bise, bien à la française, avec les joues qui s'effleurent à peine et les lèvres qui claquent dans l'air, veillant bien à ne rien embrasser d'autre que le vide.

*

Ma mère m'a fait un petit sac. Mon père part en mission au front et cette fois il m'emmène avec lui. Elle a lutté longtemps pour qu'il renonce à cette idée mais a fini par abdiquer. Je ne veux pas partir. Je suis certain qu'à mon retour j'aurai les cheveux ébouriffés, les habits sales et une barbe drue comme mon père. Ça fait rire le monde. On m'assure que les petits garçons de quatre ans sont à l'abri des attaques pilleuses. Je sais qu'ils mentent. En mon for intérieur, je fais déjà le deuil de mes joues glabres. Mon

père me donne un petit cahier et des crayons de couleur. « Ce sera ton journal de bord. Ça va être un beau voyage, tu sais. Et tu vas tout dessiner dans ce cahier pour te souvenir toujours de ce que tu as vu. »

Shirin est une princesse d'une beauté inégalée promise au roi Khosrô. Farhâd se consume d'amour pour elle. Le roi propose un pacte à son rival. « Je te cède Shirin si tu sculptes la montagne. » Fou d'amour, Farhâd relève le défi. Il mourra à l'œuvre. Nous traversons les montagnes du Kurdistan qui sont le sanctuaire de Farhâd et de ses sculptures. Je dessine dans mon petit cahier les figures en pierre de Shirin et de son amant. Je badigeonne de rose la robe de la princesse. Mon père ne commentera pas cette coquetterie.

Plus nous avançons sur la route, moins je trouve de choses à dessiner. Le paysage se vide des maisons et des arbres. Bientôt la route ne traverse plus que des villes en ruine, des villages abandonnés et des champs brûlés. Mon père me dit que peu de gens ont la chance de palper de si près ce moment historique de notre pays et qu'il est important que je dessine chaque détail de ce paysage ravagé. L'inspiration me manque. Il sort un stylo de sa poche. « Regarde, tu peux dessiner par exemple un bout de tôle tordue au-dessus des gravats, les poutres du toit